



PIERRE DUFOUR
**LE DÉBARQUEMENT
EN PROVENCE**

15 août 1944



Pygmalion

Extrait de la publication

PIERRE DUFOUR

LE DÉBARQUEMENT EN PROVENCE

15 août 1944

Écrivain et journaliste spécialisé dans l'histoire militaire, Pierre Dufour a été chef du secrétariat de rédaction du mensuel de la Légion étrangère : Képi blanc. Il est l'auteur de nombreux articles dans des revues françaises et étrangères (Historia, Soldiers of Fortune) et de plus de quarante ouvrages historiques et militaires consacrés à l'ancien empire colonial français dont La France au Levant, La Légion en 14-18 et Les Bat' d'Af chez Pygmalion.

Autant le débarquement en Normandie du 6 juin 1944 reste dans toutes les mémoires, autant celui de Provence, commencé le 15 août 1944, demeure méconnu. Jusqu'au 12 septembre, neuf cent mille hommes, cent soixante-dix mille véhicules et quatre millions de tonnes de matériel et d'approvisionnements débarquèrent sur la côte méditerranéenne pour contribuer à la libération du territoire national et à la victoire finale. Au cœur de l'action, la célèbre 1^{ère} armée française du général de Lattre de Tassigny, qui représentait massivement la France combattante. Elle était composée, dans sa très grande majorité, par des unités de l'armée d'Afrique qu'avaient préservées les généraux Weygand et Juin. Équipées de façon américaine selon les accords d'Anfa en 1943, ces troupes qui venaient de s'illustrer dans les campagnes de Tunisie et d'Italie refoquèrent peu à peu l'ennemi par une série de combats éclatants. Ce sont ces hauts faits d'armes que retrace magistralement ici l'historien Pierre Dufour.

Pygmalion

Extrait de la publication

LE DÉBARQUEMENT
EN PROVENCE

15 août 1944

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La France au Levant, 2001.
La Légion en 14-18, 2003.
Les Bat' d'Af, 2004.
Les Bagnes de Guyane, 2006.

PIERRE DUFOUR

LE DÉBARQUEMENT EN PROVENCE

15 août 1944



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0790-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

En 1943, la Deuxième Guerre mondiale est à un tournant. Après leurs victoires à Stalingrad, en Tunisie et dans le Pacifique, les Alliés reprennent l'initiative stratégique et paraissent décidés à porter le fer au cœur de l'Allemagne et du Japon pour une victoire totale. Néanmoins, de nombreuses difficultés subsistent. En premier lieu, les divergences politiques et militaires des alliés anglo-saxons face aux exigences de Staline qui les presse, depuis 1942, d'ouvrir un second front plus étoffé en Europe pour soulager l'armée Rouge. C'est aussi l'avis des Américains qui souhaitent débarquer dans le nord-ouest de la France pour atteindre au plus vite le cœur industriel de l'Allemagne et terminer la guerre en Europe afin de retourner leurs immenses ressources contre le Japon. Ce sera l'opération *Overlord* qui aboutira au débarquement de Normandie le 6 juin 1944.

Le 14 janvier 1943, lors d'une rencontre à Casablanca, Churchill et Roosevelt entérinent la décision d'ouvrir un second front en Europe sous la forme de débarquements en Sicile, en juillet 1943, puis en Italie. Au mois de mai 1943, à l'instigation de Roosevelt pressé par Staline, lors de la conférence *Trident* de Washington, Américains et Britanniques évoquent pour la première fois la possibilité d'un débarquement dans le sud de la France baptisé du nom de code *Anvil* en soutien d'*Overlord*.

Le débarquement en Provence

Churchill est réticent. Il a vu clair dans le jeu de Staline qui semble vouloir profiter de l'irrésistible progression soviétique pour conquérir un empire en Europe. Pas plus qu'au XIX^e siècle elle n'a accepté l'empire napoléonien ou plus récemment la volonté expansionniste et belliciste de l'Allemagne qui a conduit à deux conflagrations mondiales, la Grande-Bretagne n'est disposée à tolérer la mainmise soviétique sur une grande partie de l'Europe qui pourrait à terme rompre l'équilibre politique né de la victoire et menacer ses intérêts vitaux, notamment en Méditerranée.

Dans ce sens, Churchill souhaite une offensive de grande envergure vers l'Europe centrale à partir des positions acquises en Italie. Éventuellement, il accepterait un débarquement en Yougoslavie qui favoriserait ses desseins militaires en direction de Vienne, voire de Prague. Mais il tient surtout à établir des régimes démocratiques, à l'ombre des monarchies traditionnelles en Italie, en Grèce et en Yougoslavie, des pays soumis à une forte influence communiste. Simultanément, il tente de restaurer la position privilégiée de la Grande-Bretagne sur la façade nord de la grande mer intérieure. Paradoxalement, pour confirmer ce rétablissement, Churchill compte sur l'appui de l'URSS. En octobre 1943, il a effectué un long séjour à Moscou, où il a conclu un accord secret et obtenu de Staline la reconnaissance de zones d'influence britannique dans le sud-est européen. À sa seule initiative, l'Union soviétique reçoit 90 % des territoires en Roumanie, 75 % en Bulgarie, 50 % en Hongrie et en Yougoslavie.

Lors de la conférence de Téhéran à la fin de novembre 1943, tandis que Roosevelt conteste vigoureusement cette forme de néo-colonialisme, Staline remet en cause l'accord conclu avec Churchill et fait preuve d'un intérêt très vif pour le plan *Anvil* de débarquement dans le sud de la France. Il insiste sur son importance capitale. L'expérience soviétique, dit-il, montre qu'une grande offensive lancée d'une seule direction aboutit rarement à un résultat décisif. Il vaut mieux frapper dans deux directions à la fois. Il est probable que l'intérêt de Staline est

Avant-propos

avant tout politique : un tel projet assurerait que les forces alliées seraient concentrées en France où elles se heurteraient à une résistance acharnée plutôt que d'avancer vers l'Europe centrale. Cette position du maître du Kremlin aura des conséquences durables, surtout dans l'attitude des Américains envers l'opération.

Depuis le début de la guerre, les États-Unis sont le principal partenaire dans l'alliance anglo-saxonne du point de vue économique. En 1943, après la victoire de Tunisie, ils le deviennent aussi au plan militaire. Pour les responsables politiques et militaires de Washington, le général Marshall en particulier, il est temps qu'ils imposent leur volonté. Cette opinion est également celle de Roosevelt qui, depuis 1943, considère que l'Union soviétique représente l'allié principal des États-Unis et tient la clé d'un nouvel ordre dans l'après-guerre dont les vieux empires coloniaux britannique et français seront exclus après la perte de leurs colonies. Un débarquement dans le Midi de la France ayant été promis à Staline à Téhéran, au mois de novembre 1943, Roosevelt insiste pour qu'il ait lieu.

Celui de Normandie, sous le nom de code d'*Overlord*, constituera l'opération principale en Europe en 1944 ; mais elle sera appuyée par une attaque dans le sud de la France, comprenant des forces françaises importantes pour s'emparer de Toulon et de Marseille. Cette attaque doit être déclenchée en même temps qu'*Overlord*. Mais outre l'opposition britannique, le plan *Anvil* (Enclume) souffre de plusieurs handicaps liés aux effectifs dévolus à l'opération et à sa logistique compte tenu de la priorité d'*Overlord*. Aussi sera-t-il modifié à plusieurs reprises pour finalement aboutir au débarquement de Provence, le 15 août 1944. Rebaptisé *Dragoon*, il a pour buts de fixer des troupes ennemies avec l'aide de la Résistance, de disposer de ports en eau profonde, puis de protéger le flanc droit de l'armée américaine venant de Normandie. Il est reporté au mois de juillet, puis au mois d'août, faute de moyens amphibies. Compte tenu des délais de préparation de l'opération, le comité anglo-saxon des chefs d'état-major du

Le débarquement en Provence

Caire donne l'ordre, au début de 1944, au commandement allié en Méditerranée de préparer le débarquement Sud avec un groupement de forces de dix divisions dont deux à trois divisions pour l'assaut initial. Ces grandes unités doivent être fournies par les forces françaises reconstituées en Afrique du Nord et par les forces américaines disponibles sur le théâtre d'opérations méditerranéen. Reste à déterminer le lieu du débarquement. Le Languedoc offre de belles plages mais ses infrastructures routières et ses capacités portuaires restreintes limitent considérablement le développement d'une offensive de grande envergure vers le centre de la France. Sans hésiter, le choix des planificateurs se porte sur la Provence au relief certes plus escarpé, mais qui présente de nombreuses voies d'accès vers la vallée du Rhône à travers les Alpes et la proximité de Toulon et de Marseille. Par ailleurs, si ces deux ports sont très fortement défendus, il n'en est pas de même pour le littoral et l'arrière-pays provençal jusqu'à Nice. Les sites de débarquement se situeront entre Cavalaire et le golfe de Saint-Raphaël.

Les Français vont jouer un rôle crucial dans l'opération *Dragoon* en fournissant le plus gros des forces. Pourtant, en 1943, le spectacle qu'offre leur pays est loin de lui permettre de s'asseoir à la table des trois Grands et de peser sur les décisions mondiales. Sur son territoire métropolitain entièrement occupé s'affrontent l'État de Vichy et la Résistance : Milice contre maquis, collaboration contre armée de l'ombre, patriotisme dévoyé contre un idéal de liberté fondé sur la lutte contre l'occupant. Au milieu, des Français qui essaient de survivre tant bien que mal ! Dans chaque clan, des dissensions se font jour. Au sein de la Résistance, portée par l'espérance d'une proche libération, l'union sacrée va peu à peu se déliter tandis que reprennent les luttes politiciennes. L'ORA¹, émanation de l'armée, les mouvements unifiés de la Résistance (MUR), les Francs-Tireurs et Partisans (FTP), bras armé du

1. Une liste des abréviations et un glossaire se trouvent dans les annexes.

Avant-propos

parti communiste, les réseaux gaullistes ou socialistes tentent de prendre des options sur le futur pouvoir politique, parfois au détriment des combats pour la libération du pays. À Alger, le spectacle est identique, et dans le sillage du général de Gaulle qui domine la scène politique de toute sa stature, de sordides combinaisons occupent les appareils politiques. Dans ce contexte, Roosevelt qui tient la France en piètre estime depuis la débâcle de 1940 soupçonne de Gaulle de vouloir établir une dictature¹. Sans parler de la forte influence communiste sur la population. Pour lui, le seul pouvoir légitime était celui du maréchal Pétain. Après le débarquement en Afrique du Nord et la victoire de Tunisie, il jouera d'ailleurs Giraud contre de Gaulle. Dès la victoire des Alliés acquise, la France, puissance déchue, serait soumise, comme l'Italie et l'Allemagne dénazifiée, à l'AMGOT, une sorte de protectorat américain.

Parmi tous les périls qui accablent la France seule son armée représente une lueur d'espoir. En janvier 1943, Roosevelt et Churchill se sont retrouvés à Anfa au Maroc pour faire le point sur l'évolution de la situation en Afrique du Nord, mais aussi tenter de rapprocher de Gaulle et Giraud. En même temps, ce dernier négociait l'équipement et la restructuration de l'armée française avec le matériel et selon les normes américaines, les Américains exigeant que soient « endivisionnées » seulement des unités dotées de services logistiques très étoffés. Au terme de cette réorganisation, l'armée française, stationnée en Algérie et au Maroc, compte près de quatre cent mille hommes. Le corps de bataille est réparti en huit divisions dont trois blindées², des groupements

1. Il est entretenu dans cette idée par ses conseillers, notamment le consul Murphy, qui sont influencés par les exilés français à Washington – en particulier de Kérisis – hostiles au général de Gaulle et qui rappellent à chaque occasion ses tendances monarchistes et selon eux son illégitimité constitutionnelle.

2. Rappelons que la 2^e DB du général Leclerc sera transférée du Maroc en Angleterre au cours de l'année 1944 pour débarquer en Normandie le 31 juillet 1944.

Le débarquement en Provence

de tabors marocains, des unités de commandos et des éléments organiques d'armée (appuis et logistique). Les forces appelées à débarquer en Provence forment l'armée « B » placée sous le commandement du général de Lattre de Tassigny par le général de Gaulle, chef du Gouvernement Provisoire de la République Française. Mais cette armée n'est pas épargnée par les querelles fratricides qui opposent les Français libres de la première heure qualifiés de « dissidence gaulliste » à l'armée d'Afrique jugée « pétainiste ». La cohésion se fera dans le sacrifice du feu en Italie puis en France ; mais les plaies resteront profondes et se rouvriront lors de la déchirure algérienne. Rassemblés en une division – la 1^{re} DFL – intégrée dans l'imposante armée d'Afrique, les Français libres souffrent de leur petit nombre et s'érigent en gardiens d'un patriotisme intransigeant ; ils s'insurgent d'être placés sous les ordres de généraux « vichystes » et les relations sont tendues entre de Lattre et Juin d'une part, de Larminat et Brosset d'autre part. Mais le général de Lattre saura rapidement imposer son autorité en éloignant de Larminat et en recadrant le patron de la 1^{re} DFL.

Dès sa nomination, de Lattre s'est considéré comme un commandant en chef français et non comme un subordonné dans le commandement allié. Un accord interallié se fit pour que, après le débarquement, le quartier général français assumât le commandement tactique de la 1^{re} armée. Dans le cadre de la libération nationale, l'insurrection des Forces Françaises de l'Intérieur a également été préparée. Le général Cochet a été nommé, à Alger pour les commander sur le théâtre d'opérations Sud ; l'armée « B » comprend un service de liaison avec elles ; après le débarquement de Provence, un bureau FFI est mis en service au ministère de la Guerre. Pour accréditer le mythe de la « Nation en armes », de Gaulle, comme de Lattre, souhaitait ardemment la fusion des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) avec l'armée débarquée en Provence et la 2^e DB du général Leclerc. Dès les premiers combats, elle sera l'un des grands chantiers du général de Lattre de Tassigny malgré les difficultés humaines et

Avant-propos

matérielles rencontrées sur le chemin de la victoire. L'enrôlement des maquis au sein de l'armée n'obtiendra pas le succès escompté. Nombreux sont les résistants qui, pensant avoir accompli leur devoir, refusent d'intégrer les unités constituées ou tentent d'imposer leurs conditions : constitution des maquis en bataillons conservant leur nom et leur propre encadrement avec des grades utopiques, ou encore indépendance opérationnelle qui se transformerait très vite en règlements de comptes lors de l'épuration. Bien souvent sans instruction militaire ou d'une formation dépassée en ce qui concerne les cadres, l'arrogance et l'indiscipline des maquisards exaspèrent les rudes soldats de l'armée d'Afrique. Pourtant, malgré toutes les difficultés rencontrées, c'est cette armée alliant la solidité des vieilles troupes d'Afrique et l'enthousiasme de la jeunesse des maquis qui mènera la difficile campagne d'Alsace et entrera en Allemagne pour permettre à son chef, le général de Tassigny, de signer la capitulation allemande le 8 mai 1945.

Première partie

LE PLAN « ANVIL »

Dans l'esprit des dirigeants alliés et de leurs chefs militaires, l'offensive principale contre la « forteresse Europe » repose sur le débarquement de Normandie. Aussi le général américain Eisenhower, commandant suprême des forces alliées sur le théâtre européen, en assure personnellement la direction. Au départ, *Overlord* – c'est son nom de code – l'emporte largement par son impact psychologique et l'importance des moyens engagés sur *Dragoon*. Ce débarquement en Provence apparaît comme une opération complémentaire ; son commandant en chef est le général britannique Sir Maitland Wilson, responsable du secteur méditerranéen. Il n'interviendra guère dans la bataille, accordant une large délégation à son commandant des forces terrestres, le général américain Patch, lui-même commandant la 7^e armée US et auquel le général de Lattre de Tassigny qui commande l'armée « B » est subordonné. Mais voilà que de Lattre, dans une chevauchée irrésistible, va transformer *Dragoon* en action déterminante pour la libération d'une grande partie de la France. Les plans alliés donnaient à de Lattre un mois pour s'emparer de Toulon puis de Marseille. Ces deux villes seront libérées simultanément en moins de deux semaines. Mieux encore, le 3 septembre 1944, les Français seront à Lyon et leur avance foudroyante obligera l'ennemi à évacuer précipitamment ses forces stationnées à l'ouest du Rhône et au sud de la Loire.

I

LE THÉÂTRE MÉDITERRANÉEN EN 1944

Après bien des hésitations et des réticences, notamment britanniques, *Anvil-Dragoon*, déclenchée le 15 août 1944, constitue la dernière mais aussi la plus importante opération amphibie du théâtre méditerranéen. Elle succède à toute une série de débarquements qui se sont déroulés de novembre 1942 à février 1944 en Algérie, au Maroc, en Sicile et en Italie. Parfaitement conçu et exécuté, *Dragoon* ne connaîtra pas d'enlèvement comparable à Cassino, à la poche d'Anzio ou à la « bataille des haies » en Normandie.

Les origines du plan pour un débarquement sur la côte méridionale de la France viennent de la nécessité de détourner des forces allemandes du débarquement principal des Alliés en Normandie. La question capitale qui se pose dès le *beaching* sur les plages de la baie de Seine est de savoir si les Alliés sont capables d'acheminer sur le théâtre d'opérations hommes et matériel de renforts par mer plus vite que les Allemands par voie terrestre. Sinon, il est fort probable que même après avoir réussi à prendre pied sur la côte normande, les Alliés seront rejetés à la mer. Il est donc essentiel d'immobiliser ailleurs autant de forces allemandes que possible. Une solution serait un débarquement dans le Sud, baptisé du nom de code *Anvil* (Enclume), bien que l'enclume en Provence soit loin du marteau en Normandie. Lors de *Quadrant*,

Le débarquement en Provence

la conférence anglo-américaine au Québec en août 1943, il est convenu que le débarquement en Normandie, nom de code *Overlord*, sera l'opération principale en Europe en 1944, et qu'elle sera appuyée par une attaque dans le sud de la France, comprenant des forces françaises importantes pour s'emparer de Toulon et de Marseille. Cette attaque doit être déclenchée en même temps qu'*Overlord*.

À cette époque, la situation est très favorable aux Alliés sur le théâtre méditerranéen. Nous sommes loin du déferlement germano-italien en Libye, de l'*Afrikakorps* menaçant Le Caire ou de l'invasion des Balkans et de la Grèce. Depuis, El-Alamein, la victoire en Tunisie et l'invasion de l'Italie sont passées par là. En août 1944, la Méditerranée reste un théâtre à dominante britannique. Le haut commandement y est exercé par le général Sir Maitland Wilson. En Italie, la 5^e armée US du général Clark et la 8^e armée britannique du général Leese sont encore placées sous les ordres d'un officier général anglais, Alexander. À partir de 1940, suppléant la France défaillante, Londres n'a cessé de renforcer son dispositif sur le terrain. En 1942-1943, Churchill, en dépit des réticences américaines, persiste à accorder la priorité au théâtre méditerranéen. Il ne peut cependant s'opposer à *Overlord* et *Dragon*, ce second front qu'exige Staline.

En réalité, Churchill nourrissait un autre projet dont la signification à l'époque était incertaine. Un document du *Joint Planning Committee* britannique en date du 15 juin 1944 examinait encore la possibilité de préserver intactes les troupes du général Alexander en Italie pour avancer vers le nord afin de monter une opération amphibie contre Trieste, et finalement pénétrer par Ljubljana, dans le nord de la Yougoslavie, vers les frontières de l'Autriche et de la Hongrie. Churchill adopta cette idée et l'exposa à Roosevelt dans un télégramme le 28 juin. Il se limita tout de même à faire référence à l'Istrie sans indiquer d'autres objectifs. Plus tard, en rédigeant ses mémoires, il laissa entendre que cette proposition avait été dirigée contre l'expansion soviétique en Europe centrale ; mais il ne présenta pas cet argument aux Américains à ce

moment-là. Il est plus probable qu'en 1944, il cherchait à justifier par des arguments supplémentaires une opération sous commandement britannique. Churchill était tout à fait conscient que l'équilibre des forces entre la Grande-Bretagne et les États-Unis avait changé et que les États-Unis étaient maintenant la puissance dominante de la coalition, non seulement économiquement, mais aussi militairement. Afin de maintenir intact le prestige d'une Grande-Bretagne déclinante, il voulait la gloire d'une campagne victorieuse menée sous le commandement d'un général britannique. « Alexander doit avoir sa campagne », écrivait Churchill le 6 juillet 1944. Sans nul doute, une victoire en Italie, voire en Europe centrale, aurait fourni un avantage politique certain à la Grande-Bretagne face aux conquêtes de l'armée Rouge et lui aurait permis de conserver en Europe un poids qu'elle ne possédait plus réduite à ses seules dimensions insulaires.

Aussi, Churchill (dont l'essentiel des idées était soutenu par les chefs d'état-major britanniques) s'oppose avec ténacité à *Anvil* jusqu'à une semaine avant le débarquement. Le plus simple de ses arguments était qu'un débarquement dans le sud de la France, à force d'être reporté, n'aurait plus son utilité originale. Il ne servirait plus de diversion à *Overlord*. Enlever des forces aux opérations en Italie pour préparer et mener à bien *Anvil* aboutirait à suspendre toute action sur le front italien et aurait pour résultat six à huit semaines sans aucune offensive en Méditerranée. Les effets en France seraient dangereux, car cela permettrait aux Allemands de retirer des forces d'Italie. Ce qui était méconnaître les réalités stratégiques en Italie. Même face à un corps expéditionnaire diminué, l'OKW ne pouvait, dans le climat insurrectionnel que connaissait la péninsule, distraire les moindres troupes pour renforcer le théâtre normand sous peine de voir le front s'effondrer.

Au mois d'août 1944, le Premier britannique est très présent en Méditerranée. En dépit du retrait de sept divisions françaises et américaines d'Italie, il n'a pas renoncé à son opération en direction de la passe de Ljubljana. Aussi, le

Le débarquement en Provence

26 août, assiste-t-il au déclenchement de la grande offensive d'Alexander contre la ligne *Gothique*. Après quelques succès initiaux, cette offensive se soldera par un échec. Les Américains ne parviendront pas à percer en direction de Bologne. Quant à la 8^e armée, après avoir tenté de tourner la ligne *Gothique* le long de l'Adriatique, elle ne pourra pas dépasser Rimini. Au moins agira-t-elle comme une utile diversion à l'opération *Dragoon*. L'offensive s'arrêtera en octobre par manque d'infanterie et en raison de conditions climatiques détestables. À cette époque, les forces françaises débarquées en Provence ont fait leur jonction avec celles de Normandie et observent une pause logistique dans la boucle du Doubs. L'offensive britannique sera reprise en décembre sans plus de succès. En fait, le général Brooke, chef d'état-major britannique, était tout à fait opposé à cette idée. Il fit remarquer que la géographie et la saison hivernale se conjuguant à la résistance allemande constitueraient trois ennemis à combattre. Face à l'obstination de Churchill, Roosevelt, que choquait le moindre soupçon d'une opération balkanique, télégraphia en réponse qu'il ne pourrait pas survivre politiquement au moindre revers dans le déroulement d'*Overlord* si l'on savait que des forces avaient été détournées vers les Balkans. C'est seulement en avril 1945 que la rupture interviendra, entraînant la capitulation des armées allemandes en Italie. Au total, l'échec de sa stratégie confirme les craintes de Churchill. Le théâtre méditerranéen se trouve ravalé à une place subalterne. Présentes dans le nord de la France et en Belgique, les troupes britanniques, en vertu de l'augmentation constante de l'engagement américain, se trouvent progressivement condamnées au rôle de brillant second.

*

Au cours de son périple, Churchill tient encore à régler d'autres affaires pendantes en Italie, en Yougoslavie et en Grèce. À deux reprises, les 12 et 14 août, il reçoit à Naples le général Tito, devenu le seul interlocuteur valable en

Table

Quatrième partie. LA BATAILLE DE PROVENCE	177
XIII. L'investissement de Toulon	179
XIV. Le drapeau français flotte sur la place de la Liberté	203
XV. La reddition de l'amiral Ruhfus	219
XVI. Une aube de victoire	231
XVII. Résistance Marseille	245
XVIII. À l'assaut de la « Bonne Mère »	259
XIX. La folle course des Alliés à travers la Provence	273
<i>Remerciements</i>	285
<i>Abréviations et Glossaire</i>	287
<i>Bibliographie</i>	294

Mise en pages
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000337.N001
Dépôt légal : mars 2012